

In the end, readers can only hope that the tangled finances of today's federations, devastated by pandemic-era spending, will prove sufficiently well designed to preserve substate harmony. This book provides a fascinating guide to survival.

Mary Janigan
Toronto, ON, Canada

 maryjanigan@sympatico.ca

© 2022 Mary Janigan

<https://doi.org/10.1080/02722011.2022.2048569>



Le pari canadien d'André Siegfried, by Gérard Fabre, Quebec City, Presses de l'Université Laval, 2020, 140 pp., CAN \$25.00 (paper), ISBN 978-2-7637-5385-0

André Siegfried (1875–1959). De nos jours, bien peu connaissent le nom de cet universitaire prolifique, tout à la fois géographe, politologue et historien. Sa carrière est toutefois remarquable à plus d'un titre: professeur pendant près d'un demi-siècle à l'École libre des sciences politiques, aujourd'hui Sciences Po, titulaire de la chaire de géographie économique et politique au prestigieux Collège de France entre 1933 et 1946, il fut aussi membre de l'Académie française en plus de servir comme interprète auprès de l'armée britannique lors de la Grande Guerre. Comme chercheur, les objets d'études de Siegfried sont multiples, comme cela est d'usage à l'époque: ses travaux sur la vie politique portent sur l'Europe, l'Océanie et l'Amérique du Nord, influencés tout autant par l'école des Annales que par le courant d'enquête sociale de Frédéric Le Play. Le Canada retient tout particulièrement l'attention du chercheur doublé d'un grand voyageur qu'est André Siegfried; il parcourt le pays à de maintes occasions et multiplie les écrits sur le sujet, à un point tel que d'aucuns n'hésitent pas à le comparer à Alexis de Tocqueville. Contrairement à l'auteur du célèbre *De la démocratie en Amérique*, l'auteur des ouvrages *Le Canada, les deux races: problèmes politiques contemporains* (1906) et *Le Canada puissance internationale* (1937), tous deux traduits en anglais, est toutefois sombré dans un certain oubli.

C'est pour mieux l'en sortir, et aux fins de lui rendre la place qui lui revient de droit dans la mémoire collective, aussi « capricieuse » soit-elle (1), que Gérard Fabre lui consacre ce petit ouvrage d'une centaine de pages dans la collection « Cultures québécoises » aux Presses de l'Université Laval, collection toute désignée pour le spécialiste de l'histoire intellectuelle et des échanges culturels entre la France et le Canada qu'est l'auteur.

Aux fins de présenter la pensée d'André Siegfried sur le Canada et le Québec dans ses grandes lignes, Gérard Fabre divise son ouvrage en quatre parties. Après un bref préambule où sont livrés quelques repères bibliographiques sur l'auteur et sa famille, son éducation et son parcours, Fabre revient dans la première partie de l'ouvrage sur les éléments qui ont amené Siegfried à s'intéresser au Canada, vu à l'époque comme un « carrefour » à la croisée des chemins de l'Europe et de l'Amérique, à même de mieux saisir l'un et l'autre. Dans les deuxième et troisième parties, l'auteur expose par la suite la vision de Siegfried du Canada français et du Québec, d'une part, et du Canada anglais, d'autre part. Alors que bien des intellectuels français de l'époque n'en ont que pour le premier, Siegfried se démarque de ses contemporains en étudiant de près le second, notamment les flux migratoires qui transforment de fond en comble ces contrées. Enfin, la quatrième partie de l'ouvrage est consacrée à la réception critique des écrits canadiens de Siegfried. Sans prétendre à l'exhaustivité, Fabre brosse un portrait minutieux de cette critique qu'il regroupe autour de trois nœuds, si l'on peut dire ainsi, soit la réception initiale qu'il qualifie lui-même d'ambivalente, au

Canada comme en Europe, la réception marquée du prisme de la Révolution tranquille, au tournant des années 1960, pour conclure cet exercice avec les lectures plus récentes de son œuvre, dont le bilan serait à nuancer.

Fin observateur du Canada, André Siegfried s'est constitué au fil du temps un important réseau de contacts, au Canada français aussi bien qu'au Canada anglais, avec lesquels il a échangé tout au long de sa carrière sur une foule de sujets. En témoignent les extraits des correspondances reproduits dans les deux annexes de l'ouvrage, la première sur le Canada français, la seconde sur le Canada anglais, que le lecteur pourra consulter pour son plus grand bénéfice. Parmi ses nombreux correspondants, quelques noms retiennent l'attention, notamment ceux du cardinal Rodrigue Villeneuve et du sénateur Raoul Dandurand, sans compter les lettres qu'André Siegfried reçoit des premiers ministres du Canada Robert Borden et Mackenzie King.

Un élément à souligner, au passage: le jeune André Laurendeau est le futur rédacteur en chef du journal *Le Devoir*, non son directeur (14).

Alexandre Turgeon
Université de Montréal

 alexandre.turgeon.2@umontreal.ca

© 2022 Alexandre Turgeon
<https://doi.org/10.1080/02722011.2022.2065414>



Trauma, Primitivism and the First World War: The Making of Frank Prewett by Joy Porter, New York, Bloomsbury Academic, 2021, 304 pp., \$103.50 (cloth), ISBN 978-1-350-19972-9

Reading Joy Porter's *Trauma, Primitivism and the First World War* is an exercise in frustration. Taking as her subject the life of Canadian poet and First World War combat veteran, Frank Prewett (1893–1962), who after the war adopted an Indigenous persona, Porter offers not so much a biography of Prewett's life, but an examination of the environmental, psychological, and cultural conditions that contributed to his shift in identity. More specifically, it is an ambitious critical undertaking that attempts, through the lens of interdisciplinarity, to directly connect Prewett's "adoption of an indigenous identity to both his experiences in war and the primitivist cultural currents of the time" (3). For this reason, Porter succeeds in offering a provocative hypothesis that seems plausible to the average reader. Particularly engaging is Porter's discussion of Prewett's time spent recovering from physical injuries and later shell shock at Craiglockhart, Lennel House as well as Garsington, and the ways in which soldier-writers in the United Kingdom like Prewett, Siegfried Sassoon, and others intersected with other members of the British cultural elite. Equally rewarding is Porter's discussion, albeit too brief, of Prewett's relationship with Robert Graves.

However, the book's structure will leave scholars feeling that Porter's argument is at times superficial rather than insightfully summative. Although the main argument is 215 pages long, the book is divided into 13 chapters, with each chapter sub-divided into several sub-sections that average 2–3 pages in length. This infinitesimal subdividing of the text works against the book's overall hypothesis, as it continually blunts a cohesive line of reasoning. Furthermore, many of the sub-sections read as scholarly "glosses," with the weighting of subjects disproportional at times to their critical significance. For instance, in Chapter 7, Porter devotes only two pages to the tradition of "dressing up and pretending" in the early 20th century (95–96) yet dedicates nearly five pages to describing the house and grounds of Garsington. Equally

Copyright of *American Review of Canadian Studies* is the property of Routledge and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.